

Fathi Selmi, University of Kairouan, Tunisia

DOI:10.17951/lsmll.2022.46.1.1-11

## L'écriture de l'altérité au prisme des récits de voyage dans l'Algérie coloniale (1830–1900). Mirages et vérités

The Writing of Otherness in the Prism of Travel Stories in Colonial Algeria (1830–1900). Mirages and Truths

### RÉSUMÉ

Les écrits de voyage algériens, en jouant sur différents registres, se découvrent comme un vecteur important dans l'évolution des écritures de/sur l'altérité. Ancrée dans un contexte d'oppression coloniale, cette étude fait la lumière sur le cadre culturel où s'inscrivent les réécritures du mythe de l'Orient algérien dont les prémisses se manifestent au travers de nombreux textes d'écrivains français comme Gautier, Fromentin ou Maupassant. L'espace algérien s'avère un terreau inépuisable qui nourrit l'imaginaire de ceux qui sont venus le découvrir de sa diversité et de ses éclats.

Mots-cles : exotisme, récits de voyage, demystification, colonialism, Algérie

### ABSTRACT

This article attempts to question the links between the thought of otherness and the travel narratives in colonial Algeria. The writings in question contain different registers and adopt various tones. They represent an important vector in the evolution of writings of/on otherness. This analysis, anchored in a context of colonial oppression, demonstrates the various rewritings of the Algerian East, referring for example to texts written by Gautier, Fromentin, Maupassant.

Keywords: exotism, travel narratives, demystification, colonialism, Algeria

## 1. Introduction

Qu'il soit rêvé ou vécu, l'Orient algérien représente une expérience déterminante pour tant d'écrivains-voyageurs du XIXe siècle. Nombreux sont ceux qui font dès 1830 le voyage en Algérie et en reviennent plus ou moins séduits par la richesse des couleurs et l'exubérance des paysages ensoleillés. En effet, à quoi songe, pense et rêve un écrivain-voyageur, placé à la lisière d'un monde mystérieux dont il ignore jusque la langue et les éléments les plus cardinaux ? Confronté de plein-fouet à un univers autre, ce dernier s'emploie-t-il à cultiver sa singularité propre en façonnant les traits d'un lieu vivant ou s'attache-t-il, au contraire, à dessiner un espace référentiel où le stéréotype est roi ? Au moyen de quelles

stratégies narratives et discursives attire-t-on, par ailleurs, l'attention sur la singularité insoupçonnée de cette expérience spécifique ? C'est à ces questions cruciales pour comprendre la littérature de voyage que s'efforcera de répondre cette étude à l'articulation entre histoire des représentations coloniales et analyse des problématiques interculturelles.

Le point de vue retenu étant celui d'une approche visant à rapprocher les éléments disparates à partir desquels se met en marche le processus de création, c'est d'un lieu mouvementé, imbu de désirs refoulés, de quêtes frustrées et d'attentes fiévreuses que témoigneront les écrits en question. De tonalités diverses et ancrés dans un espace territorial et politique partagé, ils ont vocation à exprimer toutes ces relations de voyage entretenues avec la colonie. Dans cette perspective, le voyage algérien sera évoqué sous l'angle esthétique, poétique et culturel et sous les éclairages éclatants d'une quête passionnée qui, tout en donnant lieu à une abondante production littéraire, se déploie à travers des récits d'une valeur inégale.

Pour ce faire, il serait d'emblée intéressant de définir le contexte précis où s'inscrit ladite tradition du voyage algérien afin de mettre le point sur les circonstances historiques et culturelles qui ont contribué, de concert, à son essor plus d'un siècle durant. Afin de faire saillir la variété des regards croisés portés sur l'ailleurs algérien, nous verrons, de plus, que sous les éclairages étincelants de nombreux écrits se font jour des perceptions paradoxales. Chemin faisant, nous pourrons observer que cette quête de l'autre, en reposant sous un jour nouveau la question du colonialisme, amorce un débat sur la fusion des altérités. Cependant, nous verrons que cette rencontre avec l'autre peut malencontreusement se muer en un rendez-vous manqué.

## **2. La naissance d'une abondante littérature de voyage en plein contexte colonial**

Le voyage en Algérie s'inscrit dans le sillage d'une tradition séculaire occidentale, étroitement liée à l'orientalisme. Au sein de ce courant très en vogue à l'aube du XIXe siècle, le voyage en Algérie tient progressivement une place de choix. Faute de prétextes plus ou moins fabuleux, les grands noms de la littérature française tardèrent pourtant à emprunter le chemin de la colonie. Le souvenir de Chateaubriand fut en ce sens tellement vivant dans les esprits que son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) ne consacrait qu'une seule page à Alger, site charmant aperçu du large. Cela marque surtout les débuts d'une littérature de voyage, particulièrement pionnière et foisonnante, esquissée par des noms illustres pour qui l'Orient a constitué une expérience cruciale.

Si Hugo était déjà en avance d'un an sur la conquête d'Algérie lorsqu'il publia *Les Orientales* (1829), ce fut au tour de Lamartine de dévoiler, lors de son voyage de 1832–1833, son extrême fascination pour l'Orient dans *Voyage en Orient* (1841). Nerval débarqua également en 1839 en Méditerranée orientale et tirera

de ce périple haletant la matière de son fameux *Voyage en Orient* (1851). Son ami de toujours, Gautier, rêve alors de le rejoindre. La côte africaine, seulement aperçue en 1840 du navire qui le ramenait d'Espagne, le voit débarquer en juillet 1845 à Alger. Ce premier séjour donnera naissance à un récit inachevé, *Voyage pittoresque en Algérie* (1846). Ainsi que le montrent ses premiers textes, le thème de l'Orient obsède aussi l'auteur de *Salammbô*, Flaubert, qui fit entre 1849 et 1851 un voyage foudroyant en Egypte, en Syrie et revint par la Grèce et l'Italie qu'il décrit dans son *Voyage en Orient*. Toutefois, ce fervent admirateur de l'Orient et ami d'Eugène Fromentin fit seulement escale à Alger. Fromentin fut justement remarqué dès 1849 pour de nombreux tableaux inspirés de ses trois séjours algériens allant de 1846 à 1853. De ses séjours successifs il rapporta des notes qui serviront de matière à son célèbre diptyque : *Un été dans le Sahara* (1857) et *Une année dans le Sahel* (1859). Si les frères Goncourt firent le voyage en Algérie pour y puiser en 1849 l'objet de leurs toiles, quelle ne fut la surprise de leurs contemporains de les voir se diriger vers la création littéraire avec la parution de *Voyage à Alger* (1852).

Le point important à souligner est que l'Algérie émerge d'entrée de jeu comme un objet littéraire qui prélude à la naissance d'une véritable écriture de l'altérité, particulièrement sensible à tout ce qui fait la singularité de ce pays où se côtoient et s'affrontent deux mondes diamétralement opposés. Cette littérature de voyage, aux tonalités diverses et aux registres variés, est bien plus équivoque qu'on ne le croit. En clair, il faut convenir que pour en dégager la complexité inhérente, il faut partir du fait qu'elle ne laisse pas d'être ambiguë sans se départir, à différents niveaux, d'un puissant réalisme. Après avoir placé les récits de voyage dans leur contexte précis, il convient maintenant de montrer à l'aide de quels moyens discursifs et poétiques cette écriture de l'altérité est mise en évidence.

### **3. Les visages de l'altérité au miroir des récits de voyage algériens : entre fascination et démythification**

Afin de démêler ce fracas des voix d'autrui qui se conjuguent et se mêlent à celle du voyageur-narrateur, il est d'un grand intérêt de réexaminer la façon dont évolue le rapport à l'autre au sein des récits algériens. Cela nous aidera à remettre en question les idées préconçues et à tracer les sillons d'une nouvelle approche qui repense sous toutes ses latitudes le regard porté sur l'autre. Par-delà les remous de l'histoire, sous quel angle l'autre ethnique est-il représenté ? Qu'est ce qui explique qu'il soit tantôt côtoyé avec intérêt, tantôt simplement traversé, voire délibérément estompé ?

En fait, le récit de voyage, promettant monts et merveilles, respire, exhale, sans détour, le parfum d'une quête passionnée. Il miroite les reflets dorés et les échos mélodieux d'une musique qui touche l'âme et dont naît l'échange tacite et la reconnaissance émerveillée de l'autre. Aux yeux d'Ernest Feydeau, Alger

« semble faite à souhait pour les regards des artistes » (Feydeau, 1862/2008, p. 351)<sup>1</sup> ; Fromentin s'en montre d'entrée de jeu admiratif : « Au surplus, tout me charme dans ce pays » (Fromentin, 1857/2008, p. 297), se félicite-t-il. Aussi le voyage en Algérie, quelle qu'en soit la forme, est-il alors le prétexte d'une recherche fiévreuse d'un monde autre, désirable par son altérité même. L'accent porté sur l'écart, le dépaysement, le spectacle de mode de vie indigène, imprime aux premiers récits le caractère de l'émerveillement.

Cette idée trouve un écho dans le *Voyage pittoresque en Algérie* (1846) de Gautier qui, bien que parsemé de motifs orientalistes, nous embarque dans un univers étrange. En fin connaisseur d'art, il fait notamment preuve d'un intérêt indéniable pour les formes de l'art autochtone afin qu'elles ne restent pas au carquois. La visite du village de Blida en 1845 lui offre précisément l'occasion d'assister à une cérémonie de *aissaouas*, *espèce de convulsionnaires* merveilleux ; à Constantine il assistera à la fameuse « danse des djinns ». Source de nombreuses rencontres mystiques dont se délecte Gautier, cette immersion initiatique dans l'atmosphère féérique autochtone montre que l'image de l'autre est au cœur d'un dialogue significatif que l'auteur entretient avec le monde qui l'entoure.

Quand E. de Goncourt réédite les notes de voyage qu'il entreprit en 1849 en compagnie de son frère Jules sous le titre : *Alger. Notes au crayon*, il affirme qu'elles « ont pour elles l'intérêt d'être les premiers morceaux littéraires rédigés par [eux] devant la beauté et l'originalité de ce pays de soleil » (Goncourt, 1852/2008, p. 275). Elles sont marquées par un style descriptif et dépouillé afin de peindre l'objet observé, entrevu ou senti :

[...] rues animées par la bigarrure étrange, pittoresque, éblouissante, d'une Babel du costume : l'Arabe drapé dans son burnous blanc ; la juive coiffée de la *sarma*<sup>2</sup> pyramidale ; la Mauresque, fantôme blanc aux yeux étincelants ; le nègre avec son madras jaune (p. 276).

Attiré par le spectacle d'une foule grouillante, le narrateur-voyageur disparaît, sans crier gare, derrière l'objet décrit pour se fondre dans un tableau où s'entrecroisent Arabe, nègre, Mauresque et juif. Subjugué par le « dévergondage oriental des couleurs » (p. 276), il dépeint avec sensibilité le portrait haut en couleurs de cette Algérie bigarrée. Et cette dernière image où, *assis dans une barque*, devant la *mer phosphorescente*, il s'apprête à accueillir une ultime rêverie vivifiante. Le peuple muet des colons se réduit, quant à lui, presque indistinctement à quelques silhouettes anonymes, perdus dans la brume. Il semble n'y avoir âme

<sup>1</sup> C'est nous qui soulignons la date de l'édition originale des œuvres concernées. En raison de l'indisponibilité de certaines références inédites, nous avons utilisé la remarquable anthologie de Franck Laurent (2008), *Le Voyage en Algérie. Anthologie des voyageurs français dans l'Algérie coloniale, 1830–1930*. Paris: Robert Laffont.

<sup>2</sup> Italiques de l'auteur cité.

qui vive. Quoiqu'ils soient au fait des réalités coloniales, les frères Goncourt n'en soufflent pas mot. Émaillé de fantômes languissants, imprégné de joies débordantes et quasi extatiques, le voyage se fait plutôt rêverie.

Cela revient à emprunter des voies singulières et inouïes, jamais arpentées jusque là, en vue de surprendre les différents signes de l'altérité désirée et les méandres qu'elle dessine dans l'horizon de la colonie. L'autre à apprivoiser, c'est le peuple qui passe inaperçu, mais c'est également la houle de la mer allée avec le soleil, l'élixir des vagues amoncelées, les jeux de soleil et de lumière enlaçant le bleu azur de la baie d'Alger. Ces images envoûtantes d'un monde sans égal se greffent à vrai dire sur un fond de quête ininterrompue. Alors que l'autre est constamment sollicité jusqu'au bord et que le lecteur est lui-même grisé, où qu'il soit, par le plaisir de la découverte, un « espace de la jouissance est alors créé » (Barthes, 1973, p. 11). On conviendra qu'un tel espace n'est rien d'autre que cette sphère dialogique, réversible, où l'intercession de l'autre fait opportunément entrevoir d'exaltants rapports d'altérité dont l'inconstance ne peut masquer le caractère essentiel.

Il va sans dire que le fameux diptyque où Fromentin évoque l'Algérie d'entre 1846 et 1853 incarne un exemple presque unique où le visage de l'autre est transposé d'une manière fulgurante. D'un statut analogue à celui de Nerval, tant sa composition et sa trame narrative sont des plus maîtrisées, il rend compte de la tension permanente qui régit le rapport à l'autre. Les voyages y sont superposés en un seul, les itinéraires arrangés en fonction des nécessités du récit, les noms des personnes réelles dissimulés, l'écart temporel entre le moment de l'écriture et celui de l'expérience contrastant avec le choix d'une forme épistolaire et diariste qui camoufle cette distance et la fabulation quasi complète d'une intrigue galante avec Haoûa dans *Une année dans le Sahel*. Autant d'éléments servent à mettre en fiction les souvenirs et de les parer de ce *mentir-vrai* propre à l'art où le réel se mêle au merveilleux.

Alors que la plupart des voyageurs n'y demeurent que quelques semaines, Fromentin s'installe en Algérie un peu moins de deux ans, pendant lesquels il essaya non de voir davantage mais de voir plus longtemps dans une volonté d'enracinement. Observateur sensible du monde qu'il fréquente, il est l'un des rares à avoir décrypté à force de familiarité les mystères de cette ville algéroise fourmillière. Le mérite de l'auteur n'est pas seulement d'avoir imprimé son regard de peintre aux paysages algérois mais surtout de s'être coulé avec une aisance atypique dans la vie algérienne, celle des faubourgs indigènes. Ainsi, il choisit de s'installer à Mustapha d'Alger, bien avant que celui-ci ne soit vidé de ses habitants indigènes, où il devient l'habitué d'un café maure, se lie d'amitié avec les habitants du quartier et les observe le plus souvent avec bonheur.

*Une année dans le Sahel* se distingue surtout par une description topographique qui oppose *la ville française* à la ville *oubliée* des indigènes :

Entre ces deux villes si distinctes, il n'y a d'autres barrières, après tant d'années, que ce qui subsiste entre les races de défiance et d'antipathies ; cela suffit pour les séparer. Elles se touchent, elles se tiennent dans le plus étroit voisinage, sans pour cela se confondre ni correspondre [...] Se comprendra-t-on jamais ? Je ne le crois pas (Fromentin, 1857/2008, p. 299).

Se tenant à l'écart de tout événement, régi par un ensemble de valeurs qui n'ont rien de commun avec celui des nouveaux maîtres du pays, ce monde auquel Fromentin prend plaisir en vivant parmi les indigènes, laisse échapper comme les ultimes accents d'un chant de cygne. Pour dire de façon allégorique à quel point cette ombre est fugace, le narrateur insiste sur la figure du fumeur de kief avec qui il entretient une amitié fraternelle et dont il suit le convoi funèbre à la fin du récit.

Si cette Algérie de rêve et de lumière féconde l'écriture de Fromentin, elle réclame cependant d'être confrontée à l'Algérie réelle, toujours autre, plus étrange qu'il n'y paraît, à la foule qui peuple ses ruelles étroites et ses villages reculés. Pour mettre l'accent sur le lien indéfectible que le récit de voyage entretient avec le monde autochtone, un lien qui se voit soumis à un traitement intense, Fromentin nous embarque dans *Un été dans le Sahara* dans les eaux troubles de la colonie pour explorer les secrets de l'arrière-pays. En 1853, il s'aventurerait à dessein jusqu'à Laghouat, à la lisière du vrai Sahara, et ce quelques mois seulement après la prise de la ville par les militaires français. Le récit de la conquête, les descriptions des cadavres mal enterrés, [l']odeur de mort qui empoisonne la ville et serre la gorge, permet aussitôt au voyageur d'être confronté, peut-être pour la première fois, aux atrocités coloniales.

Les récits algériens de Maupassant offrent au contraire un exemple privilégié des récits naturalistes où transparaît avec éclat une oscillation entre rêve romantique et réalité chaotique. Dans *Au soleil* (1884), nourri de son premier voyage en 1881, l'auteur dit le charme de la ville d'Alger : « Féerie inespérée et qui ravit l'esprit ! Alger a passé mes attentes. Qu'elle est jolie, la ville de neige sous l'éblouissante lumière ! » (Maupassant, 1979, p. 418). Mais la féerie cède aussitôt la place à la dérision.

Dans *Au soleil*, toute l'enquête du journaliste dit et répète, jusque dans ses contradictions, que l'Algérie 'française' [guillemets de l'auteur cité] est un monde raté, disparate, incohérent, où rien ne parvient jamais à faire sens. Et le récit de l'écrivain suggère, peut-être plus tristement encore, que dans un monde raté il n'y a que des voyages ratés (Laurent, 2008, p. 410).

Il est curieux que le regard émerveillé que portent quelques auteurs du tournant du siècle ne cède pas complètement devant le tropisme étrange qui pousse certains écrivains à livrer de leur expérience algérienne une image dérisoirement dégradée. Ainsi, les œuvres de Pierre Loti, *Les Trois dames de la Kasbah : conte oriental* (1884), de Jérôme et Jean Tharaud, *La fête arabe* (1912), de Gide (*Amyntas*, 1906 ; *Les Nourritures terrestres*, 1897) ou celles d'I. Eberhardt (*Dans l'ombre*

*chaude de l'Islam*, 1921) s'attachent encore à peindre l'exotisme du monde arabe. Dans *L'Opéra fabuleux*, Audisio assure avoir « considéré avec plaisir, sympathie et souvent amitié, les figures de ballet que ces voyageurs traçaient en se suivant, se poursuivant, se croisant, se rencontrant » (Audisio, 1970, p. 116). C'est dire que la littérature de voyage, du moins si l'en juge de ses morceaux les plus aboutis, se veut être un tremplin de l'altérité, un miroir qui donne à voir et une lumière éclairant les abysses d'une quête épineuse. Nonobstant, il importe de s'interroger sur l'issue de cette expérience contrastée de l'altérité. De quoi est-elle le nom ? Témoigne-t-elle d'une véritable rencontre avec l'autre ?

#### **4. Ecrire l'altérité : un rendez-vous manqué ?**

L'espace algérien apparaît comme un terreau inépuisable qui nourrit l'imaginaire de ces *étonnants voyageurs*, qui sont venus le découvrir, de sa richesse et de ses éclats. S'agissant d'un espace dialogique, polyphonique et équivoque, les divers récits nous invitent, par la force des choses, à considérer la notion de l'altérité à l'aune du colonialisme dont elle s'écarte et au détriment duquel elle s'épanouit. Ainsi, si le voyage algérien est d'ores et déjà un lieu de beauté et de délectation, avec ses diverses surprises et ses étonnantes révélations, c'est aussi un lieu de déflagration, celle d'un ensemble d'idées préconçues. Devant ce jeu de miroirs renvoyant l'atmosphère ambiante de l'époque, il existerait donc un envers et un endroit qui appellent à éclairer les mirages à même de voiler cette écriture de l'altérité.

Si la rencontre avec l'autre désarçonne à bien des endroits, et à moins d'être de pierre, elle déconcerte celui qui en vient expérimenter l'étrangeté essentielle, penser est la façon la plus efficace de considérer l'autre à sa juste valeur de telle sorte qu'on accepte de le voir autrement. Comme le dira Camus (1942) dans *Le Mythe de Sisyphe*, « Penser, c'est réapprendre à voir » (p. 63). De là vient cette constatation qui sème des points d'interrogation à foison et qui nous pousse à faire la lumière sur les ramifications d'une écriture sinueuse qui, en pensant la figure de l'autre, se repense elle-même et s'interroge avec force sur ses propres limites. Peut-on percer l'énigme foncière de cet univers que le voyageur tente de peindre au gré des péripéties innombrables ponctuant son itinéraire errant ? Est-il à même d'en devenir, par miracle ou par enchantement, le porte-voix privilégié ?

Il faudrait mettre en lumière ces vecteurs essentiels qui décident considérablement de l'issue de cette « inter-relation » fondamentale avec l'autre ainsi que cette nécessité impérieuse pour le voyageur de réexaminer ses actes, ses paroles et ses sensations. Occupant un point d'orgue dans différents récits, l'art de voyage, avec son exigence de probité et ses diverses surprises, traduit par intermittence une ardente capacité poétique à transposer la recherche exaltée d'un monde tout à fait autre. La plupart des textes rendent notamment compte de cette conscience déchirée qui consent puis refuse. Aussi cette sorte d'ascèse donne-t-

elle tout son prix à cette aventure fracassante où l'on cherche à s'approprier toutes ces voix éloquentes en résonance vraie avec les échos renouvelés de nombreux voyages, médités dans le silence du Sahara ou le tumulte des villes surpeuplées.

On a même quelque raison d'admettre que le voyage en Algérie connaît les tropismes qui orientent le rapport à l'autre dans l'ensemble de la littérature de voyage et que bien des facteurs sociaux, politico-culturels, des contraintes idéologiques, physiques et matérielles, façonnent, infléchissent et déterminent, en contexte d'oppression coloniale, le voyage en Algérie. S'il est vrai que l'écrivain-voyageur réécrit le plus souvent les voyages de ses précurseurs et que les lieux qu'il traverse font souvent l'objet des descriptions antérieures, il serait toutefois imprudent de croire que ce genre s'assimile à une « gestion plus ou moins élégantes de clichés, d'images fabriquées davantage en raison des attentes et préjugés du public occidental qu'en fonction des réalités du pays visité » (Laurent, 2008, p. 34). D'où la nécessité de rendre ces récits à leur singularité et à leur individualité. Il y en a pour qui la rencontre de l'autre transfigure, bouscule et révèle ce qu'ils sont à même d'éprouver sourdement. De fait, bien des écrivains s'efforceront de donner un nom et un visage à ces grands oubliés, proscrits et exilés, de l'histoire coloniale, petits colons et Musulmans confondus, ceux que Camus appellera « Les Muets » dans *L'Exil et le Royaume*. Cette volonté de les arracher à l'oubli irréversible auquel ils sont voués fait tout le mérite de certains écrits que nous avons étudiés. L'attention au drame de l'autre, empoisonné par l'exil ou le mépris, représente donc l'un des signes improbables de cette quête d'altérité.

A vrai dire, un écrivain-voyageur est une âme qui doute, et au cours de ce questionnement décisif, de ce scintillement de lumière, le récit émet une clarté discontinue, vacillante, qui est avant tout le témoignage d'un chemin d'errance aimanté par le désir d'accéder à une révélation suprême. Réveillant de doux souvenirs, savourant les senteurs enivrantes qui montaient de ces lieux idylliques, chaque texte dessine un itinéraire spirituel qui se déploie à rebours des sentiers familiers. L'exquise tranquillité de ces endroits qui comblent le cœur, plus que la fuite, l'oubli ou l'abandon, a vocation à suspendre tout jugement hâtif. Comme le dit F. Laurent, « à force d'insister sur le caractère livresque et idéologique du récit du voyage, on finit par perdre de vue cette évidence : voyager est une expérience, à la fois intime et tournée vers l'extérieur » (p. 34).

On juge même comme parmi les meilleures pages, « celles qui font état de leurs réflexions sur l'art du voyage, sa psychologie et son éthique : les pièges, les bonheurs, les douleurs... » (p. 37). A ce propos, désireux de franchir cette limite mouvante au-delà de laquelle ne s'aventurent ni chemins de fer, ni colons, Fromentin « appartient à cette espèce (plus rare qu'il n'y paraît) d'écrivains qui savent réfléchir sur l'étrangeté complexe de l'expérience et de la situation du voyageur » (p. 290). Ainsi, cette réflexion paradoxale où il ne se proclame pas voyageur : « Je ne suis pas un voyageur, [...] ; tout au plus suis-je un homme errant



» (p. 290). De telles réflexions prouvent que le voyage n'est pas exclusivement déterminé par des facteurs idéologiques et qu'il ne faut point sous-estimer l'importance décisive de « l'expérience concrète » et « du rapport vécu à l'autre et à l'ailleurs, toujours susceptible de déchirer » (p. 34), même relativement, les représentations qui servent de justification au discours colonial.

La halte en des lieux semblables, troublants comme des breuvages, parle d'un mystère indéfinissable qui ne se laisse pas aisément approcher. Mais comment expliquer cette ivresse sans fin qu'on vient goûter au détriment de son confort personnel ? Comment faire la part de cet indicible balbutiant, de ces rêves épars, emplissant tout à coup le récit de leur langage éloquent ? Cet indéfinissable, ce qui dans les mots effleure le silence inégalable et obstiné des hommes, où le souffle même s'interrompt, est en effet l'essence même de cette expérience de l'altérité. Pourquoi essaye-t-on de transcrire cette aventure ineffable ? Parce qu'on ne peut se taire ni chanter à tue-tête. Le récit naît précisément de cette double impossibilité. Entre solitude et errance, la narration dessine un espace mouvant qui relève d'une écriture tant intime que secrète. La recherche de l'autre devient dès lors une rude conquête de l'esprit. Cette vibration furtive de l'âme poussée dans ses derniers retranchements, cette imperceptible inquiétude qui secoue le voyageur, pareille au tremblement d'un pétale quand une goutte de pluie vient le heurter, font du reste la richesse incommensurable du voyage.

Le voyage en Algérie devient pour ainsi dire une parfaite initiation à l'art de penser l'altérité. Cependant, écrire l'altérité, c'est parfois se bercer d'illusions. La dynamique de transfiguration/démystification à l'œuvre est en effet symptomatique de l'évolution interminable de la littérature de voyage ainsi que de son mode opératoire. Elle témoigne d'une oscillation significative entre quête et rejet de l'autre : les adeptes d'une approche *interculturelle* y verront, aujourd'hui, le signe d'une représentation culturelle problématique. Il s'ensuit un basculement décisif au niveau du processus dynamique qui mène de la « confrontation identitaire », initialement édifiante entre deux identités se donnant mutuellement un sens, à *l'affrontement identitaire*. Edward Saïd (1978) voit ainsi dans l'orientalisme littéraire une vieille idéologie, une chimère porteuse d'un Orient dont l'unité est un fantasme justifiant la domination de l'Occident.

A l'issue de cette réflexion sur les expressions de l'altérité telles qu'elles se manifestent à travers la littérature de voyage, il apparaît que celle-ci renferme des textes inédits qui, outre le témoignage historique qu'ils représentent, sont un hymne à l'humanisme et à la beauté. De fait, une telle tradition est à l'origine d'une littérature vivante, elle s'inscrit amplement dans une pensée de la diversité, faisant entendre des voix singulières, d'ici et d'ailleurs, des voix nomades, correspondant au pari de se mesurer aux sortilèges de l'altérité. De cette rencontre décisive et indécise avec l'autre émerge une sorte d'exigence morale et intellectuelle qui, tout en portant témoignage du fait colonial, ne saurait se résumer à l'expression d'une

quelconque voix de l'impérialisme ou du colonialisme. Bien que chaque voyage semble contenir un silence troublant, l'écriture qui en transcrit le parcours riche en péripéties et rebondissements n'en est pas moins incantatoire. Au cours des escales qu'il effectue, le voyageur inscrit dans son carnet de route toutes les étapes marquantes de ce parcours hors norme qui le conduit à revoir ses convictions.

Le voyage est à la fois réalité et illusion, mirage et vérité. Lieu de traversée et de campement, il ne conserve la trace d'un passage que pour en préfigurer l'effacement irrémédiable. C'est aussi l'histoire de la quête, ô combien impossible, d'un monde autre. Eclairant d'une lueur vive les particularités du rapport à l'autre et à l'ailleurs, la littérature de voyage témoigne dans son ensemble d'une relation orageuse. C'est à la croisée des chemins indécis, des *identités meurtrières*, que s'est édifiée une relation peu conventionnelle qui ne se réduit point à la seule recherche d'exotisme mais incarne une aspiration plus profonde. La figure miroitante de l'autre, suscitant des traitements contrastés, s'avère nimbée d'ambiguïté. « Ce que l'on voit dans les voyages n'est jamais qu'un trompe-l'œil. Des ombres à la poursuite d'autres ombres » assène Maalouf (2000, p. 37) dans *Le Périple de Baldassare*. C'est bien cette zone d'ombre que nous avons cherchée à éclairer dans la présente étude. Débarrassé de ce qui n'est pas son essence propre, chaque récit devient le moyen d'expression de son époque et laisse transparaître les écueils d'une quête frémissante. Savoureuse science et « amer savoir » qu'on tire du voyage, dira Baudelaire dans *Les Fleurs du mal*.

## Références

- Audisio, G. (1970). *L'Opéra fabuleux*. Paris: Julliard.
- Barthes, R. (1973). *Le Plaisir du texte*. Paris: Seuil.
- Camus, A. (1942). *Le Mythe de Sisyphe*. Paris: Gallimard.
- Eberhardt, I. (1921). *Dans l'ombre chaude de l'Islam*. Paris: Librairie Charpentier et Fasquelle.
- Feydeau, E. (1862). *Alger. Etude*. In F. Laurent (2008), *Le Voyage en Algérie. Anthologie des voyageurs français dans l'Algérie coloniale, 1830–1930* (pp. 351–387). Paris: Robert Laffont.
- Fromentin, E. (1857). *Un été dans le Sahara*. In F. Laurent (2008), *Le Voyage en Algérie. Anthologie des voyageurs français dans l'Algérie coloniale, 1830–1930*. (pp. 579–646). Paris: Robert Laffont.
- Fromentin, E. (1859). *Une année dans le Sahel*. In F. Laurent (2008), *Le Voyage en Algérie. Anthologie des voyageurs français dans l'Algérie coloniale, 1830–1930* (pp. 290–343). Paris: Robert Laffont.
- Gautier, Th. (1846). *Voyage pittoresque en Algérie*. In F. Laurent (2008), *Le Voyage en Algérie. Anthologie des voyageurs français dans l'Algérie coloniale, 1830–1930* (pp. 149–195). Paris: Robert Laffont.
- Gide, A. (1897). *Les Nourritures terrestres*. Paris: Le Mercure de France.
- Gide, A. (1906). *Amyntas*. Paris: Le Mercure de France.
- Goncourt, E. J. de (1852). *Notes au crayon*. In F. Laurent (2008), *Le Voyage en Algérie. Anthologie des voyageurs français dans l'Algérie coloniale, 1830–1930* (pp. 275–286). Paris: Robert Laffont.
- Laurent, F. (2008). *Le Voyage en Algérie. Anthologie des voyageurs français dans l'Algérie coloniale, 1830–1930*. Paris: Robert Laffont.

- Loti, P. (1884). *Les trois dames de la Kasbah : conte oriental*. Paris: Calmann-Lévy.
- Maalouf, A. (2000). *Le Périple de Bladassare*. Paris: Grasset.
- Maupassant, G. de (1884). *Au soleil*. In F. Laurent (2008), *Le Voyage en Algérie Anthologie des voyageurs français dans l'Algérie coloniale, 1830-1930* (pp. 415-450). Paris: Robert Laffont.
- Saïd, E. W. (1978). *L'orientalisme. L'Orient crée par l'Occident*. Paris: Seuil.
- Tharaud, J., & Tharaud, J. (1912). *La fête arabe*. Paris: Émile-Paul.

